

Vigile



**Egbokanlé Roméo Salami**

# **Vigile**

Roman

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021  
ISBN : 978-2-312-08635-4

*A feu mon père Joseph Ramanou  
A tous les enfants qui vivent dans la rue  
A Juan José et Manoli*



# Chapitre I

Damnation ! « Suis-je si mal-né ? ». C'est peut-être idiot qu'à mon âge je me pose cette question. Mais, je ne crois pas avoir besoin d'être si vieux pour conjecturer sur mon sort. Sans doute qu'aux âmes mal-nées, l'évidence n'attend pas le nombre des années !

Et puis, peu importe, que ce soit vrai ou faux, cela m'avance à quoi ? Ahmadou a plus que raison : « Les réflexions sur l'évidence font perdre la tête, elle ne s'explique pas, on fait avec ». J'ai encore mes yeux et mon corps pour le constater. Aussi, en levant les yeux au Ciel, j'ai du mal à croire que même la nature m'en veut ! Elle m'empêche de le regarder droit dans les yeux pour lui cracher mes vérités. Son soleil joue le rôle d'un mamelouk menaçant toute révolte. Car en ce jour, il pétille d'une chaleur impérieuse. Est-ce contre moi qu'il agit ou il est furieux d'avoir à exercer depuis des millénaires la même besogne ? Même Ahmadou, sous ce soleil, aurait les neurones surchauffés et la gorge si sèche qu'il serait incapable de zézayer ses bigoteries d'illuminé ayant réponse à tout.

Il n'y a rien de normal dans les caprices de cet astre de lumière. Je parie ma tête, qu'il se plaît depuis sa majestueuse cathèdre à me supplicier. L'habit en morceaux et pendant sur le corps dont il ne recouvre plus grand-chose, j'ai l'air d'un mineur, sorti déçu et abattu, sans une pépite, du ventre bouillant de la terre. Les traces de fouet encore vives sur la peau, le visage balafré par cruauté et confusion d'identité, j'ai un look qui rivalise avec celui de ces chiens battus sans raison. A vrai dire, j'ai la rage d'un chien qui s'est défendu au sauve-qui-peut contre les coups mortels reçus par soupçon d'une maladie qu'il n'a pas malgré son hideuse apparence.

Couvrant de temps à autre mes blessures de la brûlure des rayons du soleil mais aussi des regards indiscrets, je poursuis ma marche sur les sentiers éloignés de l'artère principale de la zone du marché où tout a eu lieu. Mes mains baladeuses sur le corps m'aidaient à prendre de plus en plus conscience des dégâts causés sur celui-ci qu'à me procurer du réconfort et camoufler mon apparence d'esclave battu. Ma conscience au bout des doigts, je meurs d'envie d'une révolte féroce contre la justice bâtarde dont je fus victime. Dans ce bas-monde, l'injustice, c'est plus qu'utiliser un faible comme bouc émissaire. C'est davantage convaincre l'infortuné à devenir dans son âme et dans son cœur le loup qu'on cherche en lui. Sacrifier son innocence à l'autel de la violence pour officier en dur, n'est pas un moindre martyr pour le bout d'homme que je suis.

Ce monde est cruel... Je l'ai découvert aux frais de ma propre naïveté. Comment ce fut possible ? Je le jure et je tiendrai le même serment à la fin des temps : « Je ne faisais qu'accompagner Akoba. Je ne savais rien de son projet sur l'automobile de l'homme qui m'avait indexé comme le chef de la bande... Ce salaud empestait de mensonges avec sa fausse et ignominieuse tranche de détective expérimenté... Mais bon sang ! Pourquoi moi ? Pourquoi ai-je été la victime immolée pour assouvir des passions vindicatives ? Pourquoi cette lourde méprise ? »

Le flot de questions risque de m'exploser la tête. Toutefois, je me vois encore comme une malheureuse victime d'une justice froide. Que le désir de justice serve de raison à la pratique de l'injustice et à la barbarie, c'est là le paradoxe d'une société qui aime se mentir. Une société qui stratifie et sacrifie en fonction des clichés a de quoi craindre pour son avenir, puisque le verre est dans le fruit ! Le bon produit comme le déchet qui sort d'une fabrique s'obtient au terme du même processus ! On a souvent tendance à l'oublier. Et puis, à quoi bon toutes ces divagations philosophiques. Cela ne m'avance à rien. Ahmadou a encore raison : « Le corps s'ennuie des éruditions quand il a son mal à cuire ». Le drame ne m'avait pas coupé l'appétit. Il l'avait même



creusé. Il faut me satisfaire ce besoin vital si je ne voulais pas me retrouver à terre par un jeûne imposé. A jeun depuis dix heures d'horloge, je ne peux que remercier mon estomac de gazouiller pour m'alerter d'un éminent drame si rien n'est fait au plus tôt.

La bonne misère est que je n'ai rien en poche pour me nourrir. Seul mon esprit peut se rassasier avec mon drame.

Sentant mes forces diminuées, je me résous à raser les murs pour en faire des appuis et avancer afin de sortir de cette zone où l'on pouvait encore me reconnaître. Cette discrète fuite me permet d'éviter les œillades et soupçonneux regards à mon endroit. En effet, mon apparence a de quoi me rendre vulnérable et m'instituer en candidat parfait à l'indexation, aux jugements hâtifs et à de nouvelles bastonnades. J'ai intérêt à calculer mes pas et les sentiers qu'ils voudraient caresser si je tiens encore au souffle qui est en moi. J'ai la pleine conscience, sans m'affronter moi-même dans une glace, que je ne ressemble pas à celui qui pouvait attirer la sympathie des samaritains de ce marché, si seulement il y en avait eu et en a encore ! D'ailleurs, comment penser une chose si stupide dans un marché !

Gbèwi est un vrai marché, un lieu où on peut marcher longtemps sans risque de se retrouver hors zone, tellement il est grand. Pour le peu de jours que j'y ai déjà passés, j'ai l'impression que c'est un domaine qui ne cesse de s'étendre et ce de façon désordonnée.

En réalité, il y a un vrai désordre dans ce marché. Depuis le parking, où ça grouille de monde comme une fourmilière, jusqu'à l'autre extrême après la rive où je découvris, l'autre jour de superbes magasins, en passant par les artères bouchées par endroit par les bonnes dames et les vendeurs ambulants, ce marché donne l'impression d'une agglomération mal cadastrée. « Ago<sup>1</sup> » ici, « Dèdè<sup>2</sup> » là-bas, « Fous-moi le camp ! » de ce côté, « Imbécile » de l'autre côté, « S'il vous plait ! », à droite, « Va avec ton ar-

---

1. Expression utilisée en langue « fon » (Afrique de l'Ouest) pour demander que l'on vous cède le passage.

2. Cette expression, relevant aussi du « fon », est utilisée dans les marchés pour demander pardon à une personne que l'on a bousculée au passage.

gent ! » à gauche, « Merci » par ci, « Ingrat » par là-bas, ce marché est un méli-mélo auquel il faut s'habituer. Du plus petit au plus grand, les esprits sont bornés sur le gain. Ici, on aime l'argent comme on aime l'eau. La gentillesse y court comme la méchance-té. Aussi nombreux que nous sommes dans ce marché, le moindre étranger est repéré, surveillé, soit pour en faire un client soit pour en faire un fournisseur. Les indésirables sont sommés du regard.

On parle des loups et on voit leurs visages ! J'ai les yeux rivés au sol mais en les baladant discrètement, je perçois les regards indiscrets et inquisiteurs de certains passants qui n'hésitent même plus à tourner la tête à mon passage pour m'observer. J'obtenais ce que je voulais éviter. Cela croît mes craintes puisque de mon genre de « microbe », comme cela se chuchote, les gens en ont marre. Dans ce marché, par « microbe » on désigne les enfants qui vivent dans la rue, les « Dogbé », ceux qui se qualifient eux-mêmes de « vigiles du marché », car à bien d'égards ils assurent la sécurité des marchandises, donnent des informations précieuses sur le marché à tous les espions capables de leur fournir en retour un peu de sous. C'est eux qui veillent sur le marché quand les marchands et les passants l'abandonnent la nuit pour aller se coucher dans de douilletts lits alors qu'eux autres grelottent sous la fureur des vents. Malgré les multiples services qu'ils rendent, l'opinion en a fait des indésirables.

Par mon apparence, surtout celle qui me fut offerte par la meurtrière bastonnade que je viens de recevoir, j'incarnais parfaitement un « vigile du marché ». Je marchais en priant de sortir de la ligne de mire de ces regards vampires. La prudence est mon phare dans l'obscurité de ces yeux humains frappés par l'éclatante lumière des clichés. J'arbore virage après virage. Je presse les pas, je les surveille pour qu'ils n'heurten personne. Je m'éloigne de plus en plus des sentiers humains et emprunte ceux que pratiquaient les animaux dans le marché. Fébrilement mais habilement, j'avance vers la rivière du marché.

Au bord de la rivière, je me refis le visage avec son eau aussi sale qu'elle. Elle n'était pas si sale mais tendait inéluctablement à

l'être. Peu importe, son état me permet encore de distinguer de façon brumeuse mon ombre qu'elle accueille chaleureusement et fait voguer par ses oscillations aussi brutales que douces. Elle a su garder sa joie intérieure malgré la violence à la défigurer par l'indifférente pollution. En observant le spectacle, une réflexion atypique germa dans mon âme. Je me dis en mon for interne que si cette rivière ne me rejette pas, c'est parce qu'elle a d'affectueux soupçons sur ce que je vis. C'est bizarre ! D'ailleurs, c'est rare que m'habite ce genre de sentiment. Pour dire vrai, je ne l'ai jamais eu. C'était ma première fois d'être si attentif aux liens que je tissais avec mon environnement si muet et si parlant. Je ne pouvais pas m'imaginer que la nature était en vérité si compatissante ! Cette compassion force mon admiration à son égard et mon désir que se dévoile ce fond d'être qui était le sien malgré sa vilaine apparence.

Inondée de détritrus, de sachets plastiques, de boîtes de conserve se baladant affreusement sur sa surface, cette rivière fait de mon instant auprès d'elle, celui d'un clochard heureux.

Toutefois, plus je la contemplais, plus se dévoilait à mes yeux ce qu'elle cache derrière son humour cosmique avec lequel elle cherchait à me distraire. Soudainement une intuition pinça l'épiderme de mon esprit. J'observai à nouveau et je vis. Je perçus sous l'eau des larmes. Oui, cette rivière pleurait. Mais elle savait dissimuler son malaise au point où son chagrin pouvait passer inaperçu. Mais, elles ne m'ont pas échappé ces larmes subtilement camouflées tel un caméléon dans son environnement. Tout comme moi, cette rivière pleurait en son for interne d'avoir échangé dans la trame de sa survie sa pureté pour un état pittoresque et lamentable. L'histoire de la rivière est aussi la mienne. La coïncidence et l'étonnement sont à n'y pas croire. Je suis, sans billet d'entrée ni réservation VIP, logé à la table d'honneur du bal des malheureux anonymes.

L'échange des chagrins nous tissait la même âme au point où j'eus envie de l'embrasser. Mais comme la nage m'est un totem pour ne l'avoir jamais pratiquée, j'hésitai... Elle, en bonne amie partageant l'émotion de son ami, frémit d'émotion par de brèves

oscillations pour exprimer sa reconnaissance. Pourtant en bonne mère, elle me renvoie énergétiquement de petites vagues pour me dissuader de mon désir presque suicidaire de l'embrasser. « J'ai compris », lui murmure-je comme si elle pouvait m'entendre. Je m'abstins donc de la petite folie des enfants qui se jettent souvent, sans inquiétude, dans les bras de ceux dont ils se savent aimés.

Puis, je me suis demandé : « qu'avais-je à perdre en m'avançant au plus loin et en me jetant dans cette rivière ? Partir de ce monde dans un flot d'affections. Quoi de plus beau ! » Je ne savais pas par quelle alchimie cela était possible mais j'ai l'impression que la rivière lisait dans mon âme par une mystérieuse intuition. Mon impression s'est renforcée lorsqu'elle se mit à s'agiter. Soit elle était furieuse, soit elle pleurait de devoir être complice d'un nouveau malheur. Ma rivière tanguait. Soudainement, un violent vent me fit perdre l'équilibre et me voici à terre. Culbuté par ce vent vagabond, je me résolus à m'étendre sur terre pour crier en face mon malheur au Ciel. Mais ce bourreau de soleil était encore là. C'est comme s'il m'attendait pour me rappeler une sentence irrévocable. Je préfère encore de loin l'air dissuasif de la tendre et sale rivière.

Refusant de me faire brûler le visage par ce furieux soleil, je fis des efforts pour me remettre sur mes deux pieds. Je n'avais pas assez de force et je décidai donc de m'arrêter là où mes forces pouvaient arriver dans mon relèvement. Accroupi, les avant-bras entrecroisés sur les cuisses et centrés dans le vide que dessinaient mes membres inférieurs, je me remis à mes solipsistes. Mais la crainte d'être encore surpris dans mes réflexions par la rivière m'a amené à lui dévoiler mon for interne en entreprenant un dialogue avec elle. Elle n'articule pas de mots pour me parler mais moi je lui racontais tout.

Plus d'une dizaine de minutes dans cette position, je lui racontai ma détresse de n'avoir pas connu de mère puisque de l'histoire qui me fut narrée, elle a divorcé de mon père juste après ma naissance. Cet homme, mon père, fut un homme brave. Il m'aimait. Je voyais son cœur dans ses yeux et lui avait le mien dans ses mains et sur ses

lèvres. Pour éviter la solitude en jeune âge, il voulait se marier mais je crois que j'étais un frein à son projet. Je voyais une jeune fille, somme toute, bien modelée et très belle mais un peu artificieuse dans les manières et les tendresses, qui venait nous tenir compagnie.

J'avais peur qu'elle n'arrache le cœur de mon père et ne s'en aille avec ce trésor, me laissant pour compte. Malheureusement au lieu que ce soit elle qui vienne causer la perte de mon père, c'est l'ange de la maladie et du pays de l'ombre qui est venu le chercher pour me livrer au diktat de la vie. Perdre mon père était le vrai et le plus grand drame de ma vie. Mon père était un homme vaillant et valeureux, un digne fils de sa race, un homme qui voyait en son enfant son propre père. Mon père était un vrai homme et voulait m'aider à l'être aussi. Malheureusement sans me dire au-revoir, il est parti sans me voir devenir un homme ! A qui me plaindre ! Quel thrène fredonner !

Adopté par une de mes tantes maternelles, celle que je tenais avec conviction dans l'enfance pour mère, j'étais sûr que le bonheur n'allait plus me quitter. En fait, la bonne dame était la sœur à laquelle mon père se confiait le plus. Je pense qu'il lui a confié un legs à mon bénéfice. Penser à cela broyait les nerfs de mon fameux oncle Dougbè. Maintes fois, il menaçait la bonne dame. Après avoir épuisé son cargaison d'arsenal langagier sorcier et ses amulettes qui se sont révélés impuissants, il finit par consentir à l'arme de l'affection et du devoir fraternel. En augurant que c'était son devoir de prendre soin de moi, par lien naturel, il monta un scénario digne d'une comédie bien pensée et magnifiquement mise en scène. Fortuitement, cela a réussi.

Alors que je vivais heureux auprès ma tante, à cause de la tendresse maternelle dont elle me couvrait, mon oncle s'est battu pieds et bouche pour venir m'arracher. Ses pieds usaient déjà la devanture de la maison de la dame et sa bouche allait dans tous les sens jusqu'à à accuser ma tante de sorcière et de voleuse de fortune. Parbleu ! C'est lui le véritable filou, le gangster de la famille. Non seulement, il m'a arraché à ma tante qui me couvrait d'affection au